Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 31 (1902)

Heft: 11

Artikel: Introduction à la psychologie

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041155

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XXXIe ANNÉE N° 11. 1er JUIN 1902

Le Bulletin pédagogique

et

L'Ecole primaire

ORGANE DES SOCIÉTÉS FRIBOURGEOISE & VALAISANNE D'ÉDUCATION

et du

Musée pedagogique

paraissant les 1er et 15 de chaque mois

RÉDACTION	ABONNEMENTS & ANNONCES
M. Dessibourg, Directeur de l'Ecole normale de Hauterive, près Fribourg.	Imprimerie catholique, Grand'Rue, 13. M. E. Gremaud, secrétaire, à Fribourg.

Abonnement pour la Suisse, fr. 3. — Pour l'étranger, fr. 4.

SOMMAIRE : *Introduction à la Psychologie. — La lecture à l'école primaire (suite). — L'économie domestique. — Les cantines scolaires rurales. — Les Vacances. — Leçon de choses. — Bibliographies. — Correspondances. — Chronique scolaire. — Avis officiel.*

Introduction à la Psychologie

Définition nominale. — Le mot *Psychologie*, composé de deux mots grecs, signifie « discours » ou « science de l'âme » : tel qu'il est, dans cette forme composée et avec cette signification reçue, il ne date que du XVIe siècle, quoique la *chose* dont il est le signe conventionnel remonte aux origines de la pensée scientifique, et qu'Aristote, dès le IVe siècle avant notre ère, ait écrit un ouvrage *sur l'Ame*.

Réalité de la Psychologie. — Avant de rechercher *ce qu'est* la Psychologie, on ne peut se dispenser de s'informer *si* elle est, si elle a une réelle existence : c'est ce que nous apprendrons par son *nom*, premier guide en ces sortes d'enquêtes, et par son *objet*.

Il est des hommes qui se disent et qu'on appelle psychologues, par où tout le monde entend une désignation distinctive : nul ne les confond avec les mathématiciens. Ils écrivent des ouvrages ou professent des cours, dans des instituts divers, de

psychologie. Dans une bibliothèque ou un catalogue systématisé, personne ne rangera ces ouvrages sous la même rubrique que des traités d'agriculture ou des dictionnaires, et, dans certains programmes d'études, il est facile de voir la place spécialement réservée aux questions de psychologie. Il y a des sociétés et des revues de psychologie, des Congrès internationaux périodiquement réunis dans le but de promouvoir ce genre d'études, enfin, des laboratoires même où l'on expérimente tout comme dans ceux des physiciens et des chimistes. Sous ce nom de psychologie, il y a donc, malgré des divergences d'interprétation, un concept commun qui témoigne de la réalité d'une science ou d'une discipline scientifique que manifestera mieux encore son objet.

Objet de la Psychologie. — En général, la science a pour objet l'être, ce qui est, de quelque manière qu'on l'entende. Les diverses sciences se partagent le domaine de l'être, plus ou moins déterminé à telle ou telle nature, générique ou spécifique. L'homme lui-même est un être et se propose comme objet à la pensée scientifique : l'animal (la bête), la plante, tombent pareillement sous les prises de la science. Mais cette distinction concrète et matérielle entre l'homme, la bête et la plante, ne suffit pas à fonder trois sciences distinctes, pas plus qu'elle ne fonde la diversité des sens de la vue, de l'ouïe, de l'odorat que ces objets excitent. Il peut donc se rencontrer que, de ces trois objets matériels (homme, bête, plante), une *même* science n'en fasse qu'un seul, si elle les considère à un point de vue *commun* et néanmoins formellement *distinct*, sous des aspects tout autres qui sont le lot de sciences telles que la physique, la chimie, la mécanique, la sociologie, la morale, etc.

Or, les êtres *vivants* de la nature offrent à notre intelligence une perspective commune : ils sont le sujet de faits dits *psychiques* et portent en eux le *principe spécifique* de ces faits, c'est-à-dire l'*âme*. Par âme, on entend ici, et provisoirement, le principe de la vie et des opérations vitales, à quelque degré que s'en fasse la manifestation.

Les faits psychiques, c'est-à-dire vitaux, sont *physiologiques* ou *psychologiques*. On ne peut pas toutefois en conclure aussitôt à l'identité de la science physiologique et de la Psychologie *intégrale :* ici encore, il y a lieu de faire subir à un objet générique des distinctions spéciales qui différencient ces deux sciences. A vrai dire, on ne comprend guère cette différence *qu'après* avoir étudié la Psychologie ; mais, pour s'en faire dès maintenant une conception suffisante, il est presque indispensable de rappeler une doctrine de Physique générale que la Psychologie confirmera, d'ailleurs, à son point de vue, et au terme de ses investigations.

Cette doctrine se rapporte à la nature des corps, vivants ou non vivants. Tous résultent de l'union de deux principes constitutifs, l'un appelé « matière première », et l'autre dit

« forme substantielle ». Ces coprincipes d'être sont aussi coprincipes d'agir. Sans doute, leur union intime et *substantielle* empêche de les considérer comme spécifiquement complets en eux-mêmes, ou comme des principes séparés, isolés et parallèles d'opération ; mais il n'en est pas moins vrai que, dans l'agir comme dans l'être, chacun apporte sa nature et ses caractères distinctifs. Et tout ce qui s'écoule, être accidentel ou activité, de ces éléments envisagés comme un principe *unique*, c'est-à-dire du corps composé, vivant ou non, doit nécessairement porter la trace et le vestige de la distinction primordiale inhérente au composé, et présenter deux aspects. Les faits produits par le vivant et dans le vivant n'échappent pas à cette nécessité. Ces deux aspects ne rappellent en rien la distinction tirée des modes de connaissance *immédiate*, et qui a été presque popularisée par Fechner, Ebbinghaus, Spencer, Taine, Ribot, Höffding, etc. ; selon ces psychologues, les faits psychiques ont deux faces selon qu'ils sont vus du dedans ou du dehors, l'expérience interne étant comme au dedans d'un cercle et devant la face concave, et l'expérience externe regardant la face convexe.

La Physiologie étudie les faits de l'être vivant, en temps que tel, sous l'aspect où ils dépendent *plutôt* de l'élément matière (quoiqu'ils dépendent aussi de l'âme), et la Psychologie étudie les faits de l'être vivant, du point de vue où ils dépendent *plutôt* (quoique aussi de la matière) de l'élément informateur ou formel, l'âme.

Ainsi, les faits psychiques de l'homme, et, plus généralement, du vivant corporel, — considérés principalement, mais non exclusivement, en dépendance de leur principe *formel*, — et ce principe même envisagé dans toutes ses conditions d'agir et d'être comme aussi dans sa nature, sont l'objet que nous assignons à la Psychologie *intégrale*.

On verra plus loin que nous distinguons deux Psychologies, l'une *physique*, et l'autre *métaphysique*. Réunies, elles constituent ce que nous appelons ici la Psychologie *intégrale*. Nous ne ferions pas difficulté d'admettre que, au fond et de soi, la Psychologie *physique* s'identifie avec la Physiologie, et que tôt ou tard, en dépit qu'on en ait, elles devront se confondre, peut-être sous un nouveau nom. Cela ne veut pas dire que cette identification puisse se faire dans l'*état actuel* de ces deux disciplines : des préjugés, de part et d'autre, les uns de méthode et d'esprit, les autres de doctrine, s'y opposent fortement. Mais il y a irréductibilité entre la Physiologie, même transformée et amplifiée, et la Psychologie *métaphysique*. Nous ne maintenons donc la distinction de la Physiologie, convenablement spécifiée, et de la Psychologie *physique* qu'à raison de leur état actuel et pour des motifs d'ordre didactique : celle-ci n'est donc que le *complément* philosophique de celle-là.

La Psychologie *intégrale* mériterait assez bien le nom d'*An-*

thropologie (science de l'homme) ; mais, outre que ce dernier nom a pris un sens très spécial pour signifier une branche assez récente de l'arbre encyclopédique, il n'est pas absolument vrai que la Psychologie intégrale étudie l'homme *tout entier :* d'autres sciences s'emploient à le considérer et à l'expliquer à leur point de vue. On pourrait néanmoins conserver cette expression : l'homme *tout entier*, tel est le principal objet de la Psychologie ; mais à la condition d'user d'une subtile distinction et de sous-entendre que la Psychologie n'étudie pas l'homme *entièrement*. Ce qui est vrai, c'est que la Psychologie ne peut scinder en deux éléments irréconciliables cet être un, quoique complexe, que nous appelons l'homme. Par ce qui sera dit plus loin, on comprendra que si l'homme est le principal objet de la Psychologie, ce n'est pas seulement de l'homme adulte et sain qu'il s'agit, mais encore de l'enfant, du malade, en étendant ce terme au dégénéré, à l'idiot, à l'aliéné, etc.

Remarque. — Toutefois, dans cette difficile question, il faut se garder, selon nous, d'accréditer deux formules erronées que nous discuterons plus loin dans une note complémentaire. Les voici :

La Psychologie a pour objet les faits de conscience. — Cette formule courante identifie les faits, soit psychiques, soit proprement psychologiques, avec les faits *conscients*, elle limite arbitrairement le domaine de la Psychologie, en altère par conséquent la définition, et cette méprise, dès le point de départ, si elle n'est déjà l'expression anticipée d'une solution finale et fautive des problèmes psychologiques, mène logiquement à l'erreur, toujours regrettable, funeste souvent.

Sans doute, certains tenants de cette opinion croient ainsi pouvoir mieux délimiter la Physiologie et la Psychologie : les faits *conscients* appartiendraient à la Psychologie, les faits *inconscients* à la Physiologie.

Nous rejetons cette opinion : d'abord, parce que la distinction des objets de science ne peut tenir à un mode de connaissance indistincte (sensitive ou intellectuelle), immédiate et concrète ; les raisons formelles qui séparent les sciences sont exclusivement d'ordre *intellectuel* et *abstrait*, comme on l'enseigne en Logique. De plus, la « conscience » offre une ligne de démarcation indécise, discontinue, variable, qu'on ne peut tracer, pour ainsi dire, que d'une main hésitante, entre les faits psychologiques et physiologiques : elle est donc un critère manquant de justesse.

L'objet de la Psychologie est limité aux faits. — Cette formule exclusive rejette hors de la Psychologie l'étude des causes et des principes, soit immédiats, soit derniers, des faits ; elle interdit la recherche soit de la substance à travers les phénomènes et par leur moyen, soit de l'essence par les propriétés ; en un mot, elle aboutit à une « Psychologie sans âme ».

Nous n'acceptons ni l'interdit ni les restrictions de cette

théorie : elle est *positiviste*, et non pas *positive*. C'est, d'ailleurs, en vertu d'une métaphysique négative et subreptice qu'on prétend rejeter les « entités » métaphysiques. Nul n'a le droit de fixer *a priori* le terme de l'exploration scientifique : nous marcherons et nous verrons aussi loin que nous pourrons marcher et voir, pourvu que nous marchions droit, conformément à des méthodes correctes, et que nous voyions clair, juste et vrai. L'effort de l'investigation scientifique consiste à conquérir la région de l'inconnu trop précipitamment jugée inconnaissable. Ainsi, partant des faits diligemment explorés, le psychologue progresse en établissant leurs lois, en recherchant leurs principes et leurs causes, et en expliquant, autant qu'il lui est possible, la nature et les propriétés de ces causes ou principes [1]. (*A suivre.*)

La lecture à l'école primaire

(*Suite*)

Le texte est donc choisi conformément aux deux principes précités. Il faut l'expliquer, et c'est naturellement par la *lecture* que doit commencer cette explication.

On a pu jadis ne pas attacher une grande importance à la lecture dans nos petites écoles ; mais depuis que M. Legouvé, dans *L'art de la lecture* et *La lecture en action*, a montré tous les avantages qu'il y avait à bien lire, on a compris que l'art de lire n'est pas seulement un art d'agrément, mais encore un art utile, nécessaire dans une société démocratique comme la nôtre, où le peuple fait lui-même ses affaires, discute, délibère, a des réunions, des comités, des assemblées de toute sorte. Chacun de nos élèves peut être appelé plus tard à donner lecture de rapports, de procès-verbaux, de comptes rendus : n'est-il pas indispensable qu'ils sachent lire de façon à être entendus et compris ?

Au point de vue spécial qui nous occupe, nous estimons qu'on ne fera jamais trop valoir les morceaux qu'on explique. Un texte bien lu, peut-on dire, est déjà à moitié expliqué, parce qu'il est déjà plus d'à moitié compris. Mais que faut-il entendre par une *bonne lecture ?*

Une bonne lecture est celle qui sait éviter deux écueils : d'une part, cette *monotonie*, qui fait du plus beau morceau de vers ou de prose une berceuse assoupissante ; d'autre part, cette *déclamation* continue, emphatique, qui sent trop bien l'action théâtrale. Si nous devons empêcher nos élèves de

[1] M.-Th. Coconnier, *L'âme humaine*, chap. Ier.